

Anthropologie et Sociétés



Bernard CHERUBINI : Cayenne, ville créole et polyethnique, présentation d'André Calmont, Karthala et CENADDOM, Paris et Talence, 1988, 261 p., biblio., figures, tableaux.

Jean-Jacques Chalifoux

Les enfants nomades

Volume 12, numéro 2, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015030ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015030ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chalifoux, J.-J. (1988). Compte rendu de [Bernard CHERUBINI : Cayenne, ville créole et polyethnique, présentation d'André Calmont, Karthala et CENADDOM, Paris et Talence, 1988, 261 p., biblio., figures, tableaux.] *Anthropologie et Sociétés*, 12 (2), 179-181. <https://doi.org/10.7202/015030ar>

Bernard CHERUBINI : *Cayenne, ville créole et polyethnique*, présentation d'André Calmont, Karthala et CÉNADDOM, Paris et Talence, 1988, 261 p., biblio., figures, tableaux.

Cet ouvrage est la deuxième étude d'importance de la ville de Cayenne. La première fut celle du géographe André Calmont, qui signe la présentation du livre. Cherubini a choisi comme objet d'étude un ancien quartier bourgeois de Cayenne plutôt qu'un secteur défavorisé du tissu urbain comme c'est souvent le cas en anthropologie urbaine. Pourquoi ? Là se situe l'apport principal du livre : la culture créole en Guyane n'est pas qu'un phénomène rural et périphérique et sa genèse tient beaucoup à la dynamique urbaine, coloniale et moderne. De plus, ce quartier fait partie en quelque sorte du centre-ville du Cayenne contemporain où on retrouve de petits échantillons de la diversité ethnique guyanaise.

L'auteur dit qu'il n'existe sur Cayenne aucune « synthèse satisfaisante sur les mécanismes de structuration de l'espace urbain dans une perspective anthropologique » (p. 10). Le grand mérite du livre est justement de fournir une telle synthèse et de l'actualiser tant par les apports des nouveaux points de vue de l'anthropologie urbaine que d'éléments ethnologiques inédits. Résumant brièvement l'opposition anthropologique entre l'étude globale de la ville et l'étude sectorielle de champs particuliers comme les loisirs, la politique, etc., Cherubini choisit une position intermédiaire où il a pour objectif « ... la description et l'analyse de quelques traits essentiels du fonctionnement de la formation sociale guyanaise tels l'ethnicité, la famille » et des aspects, dit-il, négligés de la « vie quotidienne ».

La première partie du livre, intitulée analogiquement « Archéologie », s'inspire d'ouvrages publiés et de thèses sur la Guyane et non de notes archivistiques nouvelles. Ainsi, l'auteur présente au chapitre 2 « La vie citadine sous l'ancien régime (1664-1789) », au chapitre 3 « L'ambiance urbaine à Cayenne au cours du XIXe siècle » et au chapitre 4, « De la « Belle Époque » aux années cinquante ». L'essentiel de cette partie porte sur l'urbanisation et sur les relations inter-ethniques et raciales au sein de la société esclavagiste et après son abolition et la départementalisation.

Pour les Guyanais qui s'intéressent à leur société, il n'y a là rien de bien nouveau. L'auteur reprend des extraits par exemple de Louis-Ange Pitou, J.G. Stedman, S. Mam-Lam Fouck ou de M.J. Jolivet qui ont largement fouillé l'essentiel de ces questions. Cependant, Cherubini sait faire ressortir les éléments socio-culturels significatifs et leur donner un éclairage anthropologique comme quand il parle de l'« art du paraître », ou de l'« obligation festive discriminatoire », etc. C'est peut-être par cette recodification et par les brèves comparaisons transculturelles que l'auteur permet justement d'enrichir l'analyse de ces informations et de leur donner une connotation plus pertinente au décodage de la Guyane contemporaine.

La deuxième partie intitulée « Territoires » est plus contemporaine et présente la structure démographique, symbolique, socio-familiale et ethno-culturelle du quartier. Les chapitres 5 et 6 offrent des synthèses démographiques sur l'appropriation spatiale du centre ancien de Cayenne et éclairent les caractéristiques structurelles de la communauté créole.

L'analyse des résultats des recensements de L'I.N.S.E.E. (p. 133) permet de montrer que la part de la famille matrifocale (l'auteur réfère implicitement à la notion structurale mais ne discute pas des autres possibilités conceptuelles) de trois générations n'est que de 4,06% mais que ce nombre grimpe à 19,18% si on inclut les familles de deux

générations matrilineaires de femmes. En comparaison des Antilles, la situation ne semble pas inhabituelle pour l'auteur. Il faut toutefois se demander s'il s'agit du même type de population car la matrifocalité proprement dite est apparue aux Antilles comme un phénomène particulier aux classes défavorisées alors que l'étude porte sur un quartier de classe moyenne.

Ce qui frappe ici est le nombre élevé de personnes seules dans le quartier : 21,4% des ménages sont des femmes seules et 12,91%, des hommes seuls. Si on additionne les proportions de matrifocalité et de femmes seules, le total atteint 40,58% ; près de la moitié des ménages pivote autour des intérêts sociaux des femmes. Les problèmes de condition féminine que cela pose ne sont pas traités systématiquement et aucune donnée sociologique nouvelle ne vient contribuer à contextualiser ces questions.

Le chapitre 7 aborde toutefois la place des femmes par le biais du « marquage pratique et symbolique de l'espace créole dominant » où la signification de l'utilisation de l'espace est rapportée aux réseaux familiaux. Discutant de la spatialisation des positions familiales, Cherubini (p. 148) dit que l'homme n'occupe qu'une place marginale dans la maison sauf, ajoute-t-il sans s'expliquer, dans les cas extrêmes d'union. Est-ce une référence aux taux de mariages légaux ou au concubinage ? Il résume ensuite de petits textes dont les sources ne sont pas contextualisées ni relativisées comme par exemple celui de la J.O.C. sur la famille mais qui ne peut en aucun cas être pris comme source ultime d'information sur le quartier en question ni sur la condition féminine. L'auteur cite ensuite J. André qui a étudié la criminalité en Martinique pour décoder certains aspects de la famille mais sans spécifier que ces travaux ne portent pas sur la Guyane et cela donne l'impression qu'il s'agit d'une référence à la situation locale. On trouve aussi une certaine confusion entre le présent et le présent ethnographique (n'est-ce pas l'une des difficultés de l'alliance entre l'ethnohistoire et la synchronie ?) lors de la description de la maison (p. 145) : « le lieu d'aisance avec ses « tinettes », récupérées au petit matin par les forçats-vidangeurs » n'existe évidemment plus depuis que le bain a été fermé.

Le chapitre 8 inventorie le « répertoire du cayennais » c'est-à-dire la dynamique intra familiale, les bandes de jeunes et les formes de sociabilité des adultes, hommes et femmes. Dans le passage de la parenté aux réseaux sociaux, Cherubini croit confirmer l'idée de Jean Benoist selon laquelle les Antilles sont caractérisées par la fluidité des relations sociales où les liens sociaux prennent principalement une forme dyadique et contrastent ainsi avec les communautés fortement structurées sur une base territoriale. Cela semble quelque peu contradictoire avec l'importance de la vie associative à Cayenne (il le note par exemple à la page 180 en parlant de mouvement associatif féminin...) où il se passe rarement une semaine sans qu'il n'y ait une quelconque manifestation collective.

Le dernier chapitre porte sur les « marges ethno-culturelles citadines » où sont brièvement présentés les quelques représentants des divers groupes d'immigrants installés dans le quartier (Haïtiens, Brésiliens, Chinois) ainsi que la position des Amérindiens urbains. Dans ce dernier cas, les réflexions dépassent les limites du quartier de référence et fournissent de précieux renseignements sur l'insertion des Amérindiens.

Un des groupes minoritaires qui échappent à l'analyse est celui des Métro (Français de France) qui représente peut-être le groupe le plus important (le tableau 5 parle de 9,26% des ménages originaires de la métropole en 1982 mais ce nombre devient 2 à 3% quelques pages plus loin, p. 128, sans que l'on sache s'il s'agit d'un nouveau recensement). Quoi qu'il en soit, cette minorité n'est pas invisible en Guyane et il aurait été intéressant de l'inclure dans l'étude.

Le travail de synthèse de Cherubini ajoute donc une contribution intéressante à l'anthropologie urbaine et aux trop rares analyses urbaines dans le bassin des Caraïbes, en particulier sur cette passionnante Guyane qui, malgré son inclusion administrative dans les D.O.M. et ses affinités créoles, conserve une spécificité régionale guyano-amazonienne.

Jean-Jacques Chalifoux
Département d'anthropologie
Université Laval

Louise PARADIS : *À la recherche de l'accouchement idéal*, Les éditions Papyrus, Québec, 1987, 130 p., biblio., lexique, appendices, tableaux.

Ce livre tombe à point. Les débats entourant la pratique des sages-femmes et la recherche d'un milieu plus propice que l'hôpital pour donner naissance lui confèrent une grande pertinence et beaucoup d'actualité. Très accessible, ce court ouvrage peut intéresser aussi bien les non-initiés que les spécialistes de l'obstétrique, en autant qu'ils soient ouverts à des propositions alternatives à l'accouchement tel que pratiqué actuellement dans les hôpitaux.

En effet, l'objectif poursuivi par l'auteure de cet ouvrage est de contribuer à l'amélioration des services obstétriques en suscitant chez les lectrices et lecteurs une remise en question du système. Pour ce faire, elle présente les expériences et réflexions de femmes ayant choisi d'accoucher à la maison plutôt qu'à l'hôpital ainsi que l'opinion des professionnels de la santé sur le sujet. Prenant elle-même position en faveur d'alternatives à l'accouchement en milieu hospitalier tel qu'il se produit généralement au Québec, elle émet quelques propositions qui pourraient contribuer à remédier à la situation actuelle de surmédicalisation et de déshumanisation de la naissance.

Les données d'enquête ont été recueillies, d'une part, auprès de 16 femmes de Québec et de St-Jean-Port-Joli ayant vécu un ou des accouchements à domicile entre 1975 et 1982; d'autre part, auprès de professionnels de la santé, trois médecins et trois infirmières en faveur de l'accouchement à domicile et ayant participé à plusieurs naissances de ce type; enfin, dans les quatre hôpitaux de la ville de Québec où on pratique des accouchements.

L'étude s'ouvre sur un historique de la disparition graduelle des sages-femmes. Suivent des données touchant la génération contemporaine des sages-femmes au Québec: formation, nombre, situation juridique. Dans le reste du premier chapitre, l'auteure relate le processus de médicalisation qu'a subi la naissance au Québec à partir des années 50 et distingue trois milieux correspondant aux tendances actuelles en obstétrique: le milieu hospitalier « traditionnel », très médicalisé et où la parturiente est contrôlée, le milieu hospitalier « conscientisé », où on essaie de rendre un caractère humain à l'expérience de l'accouchement (dans les limites des contraintes posées par l'hôpital) et enfin le domicile de la parturiente.

Dans le second chapitre, l'auteure s'attarde aux femmes ayant accouché à domicile et faisant partie de son échantillon. Elle y montre que ces femmes sont bien informées des aspects médicaux de la grossesse et de l'accouchement, puisqu'elles ont répondu avec succès à un test mesurant leur connaissance d'un certain vocabulaire technique